

## " LE CHIEN D'OR "

*Le chien d'Or, a Legend of Quebec, by Wm. Kirby, un volume élégant, 678 pages, chez Lovell, Adam, Wesson & Co., Montreal et New-York.*

Saluons un Anglais qui a étudié l'histoire de la Nouvelle-France.

Saluons l'un des meilleurs romans canadiens qui aient été écrits en langue anglaise.

Le *Chien d'Or* nous peint le Canada durant les années 1747-49. Ce drame de dix-huit mois de durée fournit à l'auteur mille occasions de jeter un regard en arrière de cette date, ou d'émettre des prévisions sur l'avenir—aussi en a-t-il profité !

La chronique du temps lui est familière ; il l'émette tout le long de son récit le plus adroitement du monde. M. Kirby, malgré ses soixante ans, a conservé la verve de sa jeunesse. C'est un talent mûri par l'étude et la réflexion, et par les bonnes idées qui sortent naturellement de sa nature franche et poétique. Il a, en effet, publié autrefois un poème : les *United Empire Loyalists*, qui a fait sa marque.

Ses personnages vivent de la vie historique. Il les prend où il les trouve, tels qu'ils sont, avec les traits qui nous en ont été transmis. Ses dialogues roulent sur des sujets d'actualité au moment même où parlent les acteurs. La couleur locale est complète et le tableau ne laisse rien à désirer.

L'esprit du livre est éminemment sympathique aux Canadiens-français. Notre portrait s'y trouve de pied en cap sous un jour agréable, quoique les événements douloureux de la conquête, que l'on pressent déjà, apportent une teinte sombre dans ce fond de l'œuvre, ce qui est loin de nuire à l'effet d'ensemble. En un mot, l'auteur est habile : il a choisi un beau sujet, et on le lira.

Vous connaissez le prélude de la chute de Québec. C'était en 1745, quatorze ans avant la première bataille des plaines d'Abraham ; Louisbourg, la forteresse qui gardait la bouche du golfe Saint-Laurent, venait de tomber au pouvoir des Anglais ; la guerre, allumée depuis cinq ans, menaçait de ravager tout le Canada ; nous luttions en Acadie pour prévenir l'invasion ; la famine menaçait nos campagnes, épuisées en partie par les réquisitions des officiers du roi—et, pendant ce temps, où les âmes françaises, les cœurs courageux se seraient sous l'appréhension d'une catastrophe générale, madame de Pompadour montait sur le trône de France, y portant sa politique abominable, avec des ministres comme Berryer, qui, seize ans plus tard, voyant Bougainville déplorer la perte du Canada, lui dit :

"Quand le feu est à la maison (la France), on ne s'occupe pas des écuries (le Canada).

—Au moins, riposta Bougainville, vous me trompez, car on m'avait dit que vous parliez comme un cheval."

Voilà donc l'Acadie perdue pour nous et perdue pour toujours, cette fois. Les troupes remontent le fleuve ; Québec les reçoit. On attend au sein de l'anxiété la plus vive. Du château à la chaumière, un seul sentiment règne, triste, mais non pas encore accablant comme il le devient dra. Il reste tant de bonnes épées, tant de braves gens dans la colonie, que sa conquête n'est pas à redouter... si la cour de Versailles ne l'abandonne pas la première.

Elle l'abandonnera, mais auparavant, elle veut avoir l'air de tenter un peu de la défendre. Dans l'automne de 1747, M. de la Galissonnière, nommé gouverneur, arrive à Québec. La présence de ce vaillant homme ranime les quelques courages qui commencent à faiblir. On travaille avec ardeur aux fortifications de la place. Le sang des Canadiens, fouetté par la menace d'un siège, entre en fermentation. Ici, M. Kirby ouvre son roman. Bientôt, vous y verrez le parti des *bonnes gens* et le parti de la *Frissonne* dont l'intendant Bigot est le chef. L'auteur met de suite ces deux forces opposées en lutte, et voilà toute la Nouvelle-France qui déroule sous nos yeux ses plaintes et ses espérances ; qui nous montre le spectacle d'une population fidèle

à toute épreuve jetée en pâture à une troupe de chacals : et, au lessus de ce groupe émouvant, le mauvais génie de la France qui plane et qui commande la rapine, l'infidélité, le déshonneur, hélas !

Tous les personnages de l'époque y jouent un rôle. Le comte de la Galissonnière, le chevalier de la Corne, Bigot et son entourage, Philibert le marchand du *Chien d'Or*, Monseigneur de Pontbriand, les Pères Jésuites, les Frères Récollets, les Dames Ursulines. Je ne parle pas des femmes du monde qui prennent part à la trame : il suffit de citer Angélique des Meulaises et Amélie de Repentigny, deux caractères traités de main de maître. N'oublions pas le colonel Philibert, beau type, généreux, chevaleresque, patriotique, aimant, placé dans les circonstances où ces sortes de caractères se développent et rayonnent sur toute une scène. Bien entendu que je ne dirai rien de la manière dont l'auteur a agencé son plan et conduit "ses amours" ; qui voudra les connaître devra les lire. Les figures de la *bonne Joséphine*, de maître Pothier dit Robbin, de la Corriveau, du passeur de la rivière Saint-Charles, sont aussi à voir. On les verra.

La vie des seigneurs canadiens y est retracée ; c'est une étude correcte, aisée, point chargée ; c'est comme une idylle ou une page des vieilles annales de la France.

Québec, la ville, la politique, la guerre, le commerce, le mouvement particulier aux grandes époques, y prennent la première place.

Kalm lui-même, Kalm, le savant Suédois, l'ami de collège de la Galissonnière, est dans son milieu sur le rocher qui porte le château Saint-Louis. L'auteur n'a-t-il pas trouvé tout naturel de le faire causer avec les érudits de la Nouvelle-France, et d'introduire ses théories dans les conversations de salon, entre une lettre reçue du découvreur des Montagnes-Rocheuses et une dépêche secrète de la dame de Pompadour ! Cela nous paraît aussi très-naturel, attendu que la vie du monde d'autrefois n'a pas différé de beaucoup de notre propre existence. Quand, aujourd'hui, on parle de la navigation du Saint-Laurent en hiver, pour faire diversion à l'ordre-du-jour de la Chambre des Communes ou à la crise commerciale qui sévit, ne vous semble-t-il pas que les anciens pouvaient bien s'occuper un peu d'un tubercule nouvellement signalé, et que nous appelons patate ou pomme de terre, ainsi que du thé dont le bourgeois Philibert venait de recevoir une caisse d'essai, au moment où la Galissonnière et ses aides-de-camp se rendaient à la veillée de madame la seigneurresse de Tilly, "sur le cap," comme on dit à Québec ?

Et nos chansons populaires ! Aucun Anglais ne les a mieux exploitées. Soit qu'il les cite dans l'original ou qu'il les traduise, M. Kirby les fait valoir partout. Ses commentaires là-dessus sont excellents et justes. Elles sont à nous, nos chansons, et c'est déjà beaucoup en faveur d'un petit peuple. Qui sait chanter sait se battre, et qui sait se battre ira loin.

Il a bien fallu lire deux cents volumes de nos vieux récits pour étoffer ce livre comme il l'est. C'est, du reste, la bonne manière : apprendre, puis raconter. Boileau disait : "Avant que d'écrire, apprenez à penser." L'auteur du *Chien d'Or* a suivi ce précepte.

La légende du *Chien d'Or* exerce, depuis cinquante ans, la sagacité de nos archéologues et de nos historiens. La raconter n'est pas facile, à cause de l'obscurité de certains traits principaux. Pourtant, le drame que rappelle cette inscription lapidaire a existé. Peut-on le reconstruire à l'aide de l'étude des mille incidents et circonstances de l'époque ? Hé ! pourquoi non ! Dumas, et nombre d'autres, n'en demandent pas autant pour faire un tableau—et un roman c'est un tableau, rien de plus. La page écrite ou peinte n'a de valeur qu'en tant qu'elle expose la vérité historique—or, le *Chien d'Or* de M. Kirby n'offense ni la tradition, ni les documents, ni la supposition de certains faits très-possibles. Songez, en plus, que Pétrevain y a mis du talent, et alors vous êtes chez vous.

L'année 1748 arrive. La paix est proclamée aux applaudissements de la Nouvelle-France. Tout le monde, excepté Bigot et sa clique, bat des mains. C'est le moment où l'on assassine Philibert, dont la puissance en matière de commerce menaçait de devenir plus grande que jamais. Que ne puis-je ici vous exposer les secrets du drame dont l'auteur a lié les intrigues !

On va délimiter les frontières, afin de prévenir tout nouveau sujet de discorde avec l'Anglais. M. de la Galissonnière est retiré du gouvernement du Canada (1749) pour être employé à cette nouvelle besogne. Les héros du roman se dispersent avec lui, les uns partant pour des contrées lointaines, les autres restant au Canada dans des situations nouvelles que la mort violente de Philibert a créées. Cette question des frontières devait, cinq ans plus tard, rallumer la guerre, la fameuse, l'effroyable guerre de Sept Ans qui nous a coûté le sang de nos veines, et ne nous a laissé d'intact que le cœur.

En terminant le livre, lisez : *Le bonnet de Repentigny*. C'est un chapitre de toute force comme sentiment. Remarquez-y la manière aimable avec laquelle l'auteur traite les Ursulines, les Sœurs sans reproches.

Voyez ce roman qui débute avec gaieté au milieu des préoccupations de l'esprit public, et qui se termine avec tristesse à l'heure où la confiance et la joie se réveillent partout dans le pays :

Bigot affaîssé par la nouvelle de la paix. La guerre lui rapportait davantage ; Angélique obligée de rentrer les griffes de son ambition ;

Amélie tuée par le chagrin ;

Le Gardeur promenant par le monde son inguérissable tourment, et allant mourir d'ennui sur un trône vice-régal ;

Philibert emporté par un boulet de canon ;

La Corriveau pendue et mise dans une cage de fer exposée à la vue des passants ;

La Corne de Saint-Luc qui reste pour traverser la guerre de Sept Ans, puis celle de la révolution américaine, puis les traces du parlement anglais, et voir luire sur nous l'aurore des libertés publiques.

Et l'on dira que notre histoire est stérile, qu'elle n'offre aucune prise à l'imagination ! C'est un bruit que les imbéciles font courir.

Il y a quarante ans, on disait aussi que l'histoire du Canada ne serait jamais écrite, parce qu'elle ne renfermait rien qui vaille ! C'est aujourd'hui la plus belle, la plus vaste, la moins entachée de mal de toutes les histoires coloniales qui soient connues. C'est notre orgueil, et c'est la honte des sots.

Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, a-t-on dit. C'est possible, mais pour nous, chrétiens, le bonheur consiste surtout à se conformer aux desseins de la Providence. Notre race canadienne-française n'a fait que traverser des jours difficiles depuis plus de deux siècles : c'est de l'histoire cela, ce sont des états de services que ces guerres, ces déflections de la mère-patrie, ces persécutions de plus d'une sorte, ces luttes politiques qui n'en finissent pas ; cependant, lequel de nous voudrait que nous n'ayons pas d'histoire, pas de place conquise et noblement maintenue au soleil des nations ? Tant que nous resterons ce que nous avons été, tout ira bien, en notre honneur.

BENJAMIN SULTE.

## REVUE ÉTRANGÈRE

Londres, 24 avril.—Lord Derby a dit dans la Chambre des Lords que 17,000 Russes avaient traversé la frontière, la nuit dernière. Le comte Schouvaloff, en présentant aujourd'hui la circulaire russe, a dit que le général avait reçu l'ordre de passer la frontière.

Saint-Petersbourg, 24.—Gortschakoff a envoyé une note au chargé d'affaires russe en cette ville, lui demandant d'informer son gouvernement qu'à partir d'aujourd'hui, la Russie se considère en état de guerre, et rompt toutes relations diplomatiques.

Le chargé d'affaires turc a écrit une lettre à Gortschakoff dans laquelle il dit qu'il quitte Saint-Petersbourg.

Saint-Petersbourg, 24.—Le manifeste du Czar à l'armée et au peuple a été promulgué aujourd'hui.

L'empereur déclare qu'après le rejet du protocole et le refus obstiné de la Porte de céder aux justes demandes de l'Europe, le moment est arrivé pour la Russie d'agir indépendamment des autres puissances.

Une dépêche de Kischeneff dit que le Czar, en s'adressant aux officiers à Tiraspol, pendant la revue des troupes, s'est exprimé comme suit : "Il m'en coûtait toujours de vous envoyer sur le champ de bataille, c'est pour cela que j'ai tardé autant que possible de vous faire prendre les armes. Mais maintenant que l'honneur de la Russie est attaqué, je suis convaincu que tous et chacun de vous le vengeront avec éclat. Que Dieu soit avec vous. Je vous souhaite un succès complet. Au revoir."

Le grand-duc Nicolas a lancé une proclamation aux habitants de la Roumanie, annonçant le passage de l'armée russe sous son commandement, et sa marche vers le Danube. La Roumanie, ayant reçu des avis préliminaires, a déclaré qu'elle céderait à la force. Elle a fait retirer ses troupes pour éviter un conflit.

Londres, 25.—Le discours prononcé hier au parlement allemand par Von Moltke, a causé une vive sensation en Europe, et a produit sur le cours de la bourse un effet encore plus sensible que la déclaration de guerre entre la Russie et la Turquie.

Paris, 25.—Le prince Hohenzollern, ambassadeur d'Allemagne à Paris, a eu aujourd'hui une entrevue avec le duc de Cazes et l'a assuré des intentions pacifiques de l'Allemagne.

Paris, 25.—La majorité de la presse parisienne est d'avis que la déclaration faite hier au parlement par le général Von Moltke, ne doit pas être regardée comme hostile à la France.

Londres, 25.—Une dépêche de Berlin annonce que le discours de Von Moltke a causé en cette ville plus d'émotion que le manifeste de la Russie. On croit généralement que Von Moltke a voulu faire comprendre à la France que l'Allemagne surveillait ses armements, et qu'elle ne permettrait pas qu'elle profite des troubles d'Orient pour prendre une revanche.

Constantinople, 25.—Une dépêche spéciale mandate que le Sultan, dans sa proclamation aux troupes, déclare que, dans un cas d'urgence, il se joindra à l'armée avec l'étendard du Prophète et qu'il sacrifiera sa vie pour son peuple.

Constantinople, 26.—Safvet Pacha a adressé la dépêche suivante à l'ambassadeur turc à Londres : "Le premier engagement a eu lieu à Schurukon, près de Bitoum. Après un combat très-vif, l'ennemi a été défait et mis en déroute avec la perte de 200 hommes."

Manchester, 27.—Une maison d'Arbrooth, Ecosse, a reçu du gouvernement une commande considérable de toile, destinée sans doute à faire des tentes pour l'armée.

Londres, 27.—Une dépêche de Constantinople dit que la bataille de Schurukon, dans laquelle les Russes ont perdu 800 hommes, a été reprise.

Berlin, 27.—On dit que le cabinet a résolu de ne pas prendre en considération la note de la Turquie, demandant la médiation des puissances.

Londres, 27.—A la chambre des Lords, lord Stratford a demandé quelle était l'opinion du gouvernement sur la circulaire russe, déclarant que le Czar représentait les vues et les intérêts de l'Europe.

Lord Derby a répondu que cette déclaration n'engageait en aucune façon l'Angleterre.

## ECHOS PARLEMENTAIRES

L'opposition a choisi, pendant la dernière semaine, un nouveau terrain pour attaquer le ministère. Quand nous disons nouveau, c'est au point de vue de la session actuelle seulement ; car le sujet choisi par la gauche, en cette circonstance, est loin d'être nouveau. M. Tupper a proposé une motion de non-confiance au sujet de la politique ministérielle à l'égard du chemin de fer du Pacifique. Il a accusé le gouvernement de tergiversation et de mauvaise foi à ce sujet. Il a reproché au parti libéral d'avoir fait échouer d'abord cette entreprise en calomniant l'ancien ministère, et d'avoir, depuis lors, érasé le pays d'impôts pour cet objet, tandis que le gouvernement conservateur avait trouvé les moyens de construire le chemin à bon marché. M. Tupper a parlé pendant cinq heures sur cette question, avec beaucoup de verve et d'habileté. M. Mackenzie et M. Blake ont riposté longuement. Cette discussion a occupé la Chambre pendant plusieurs séances. Elle s'est terminée par un vote de 59 contre 104, donnant au gouvernement une majorité de 55 voix.

Le Parlement a été prorogé samedi dernier.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAY, 223, rue McGill, Montréal.